



HAL
open science

Recherche de vérité et construction du récit d'après le premier livre de Thucydide

David Gilbert

► **To cite this version:**

David Gilbert. Recherche de vérité et construction du récit d'après le premier livre de Thucydide. Transversalités, 2023, n° 165 (2), pp.91-105. 10.3917/trans.165.0091 . hal-04638867

HAL Id: hal-04638867

<https://hal.science/hal-04638867v1>

Submitted on 8 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Recherche de vérité et construction du récit d'après le premier livre de Thucydide

David GILBERT

Institut catholique de Paris, Faculté de théologie, département d'histoire de l'Église
Article paru dans *Transversalités*, revue de l'Institut catholique de Paris, 2023/2 (n° 165),
p. 91-105

Préliminaires : une œuvre source

Depuis plus de 2400 ans, la *Guerre du Péloponnèse*¹ de Thucydide n'a cessé d'être étudiée, analysée, méditée, traduite, interprétée de multiples manières, par les auteurs les plus variés². Un exemple contemporain suffira à le montrer : dans les années 2010, le politologue américain Graham Allison a élaboré et diffusé la notion de « piège de Thucydide » comme clef de lecture de la situation internationale actuelle et même, dans sa perspective, de toute l'histoire des relations internationales et des grands conflits³. De même qu'au v^e siècle av. J.-C., la puissance croissante d'Athènes aurait suscité l'inquiétude de Sparte et de ses alliées au point que la guerre en serait devenue inéluctable, de même, au XXI^e siècle ap. J.-C., l'irrésistible ascension de la Chine engendrerait une telle crainte aux États-Unis, puissance jusqu'ici hégémonique, que la compétition entre les deux rivaux – l'un à l'offensive, l'autre sur la défensive – pourrait déboucher sur une guerre dont on n'ose imaginer les conséquences dévastatrices.

Cette simple allusion suffit à montrer, si besoin en était, la puissance d'attraction permanente de Thucydide, au-delà du cercle des hellénistes. Il fait partie de ces quelques auteurs grecs antiques, à la fois fascinants et intimidants, qui ne cessent de féconder la pensée, les lettres et les arts en Europe depuis l'Antiquité : d'abord, bien avant Thucydide, au VIII^e siècle av. J.-C., Homère le poète ; d'une vingtaine d'années l'aîné de Thucydide, Hérodote, qu'il est difficile de classer de manière satisfaisante – historien, géographe, ethnographe, voire mythographe par

¹ THUCYDIDE, *La guerre du Péloponnèse*, éd. Jacqueline de Romilly, Louis Bodin et Raymond Weil, Paris, Les Belles Lettres, collection des Universités de France, 1953-1972 (1^{re} éd.), 5 vol. Le lecteur désireux de recourir seulement à la traduction française pourra utiliser commodément l'édition suivante : THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, éd. Jacqueline de Romilly, Paris, éditions Robert Laffont, collection Bouquins, 1990 (1^{re} éd.). Ce volume contient en outre *La campagne avec Thucydide*, ouvrage écrit en 1919 par le critique littéraire Albert Thibaudet, mobilisé durant la Première Guerre mondiale, ainsi qu'un lexique établi par Jacqueline de Romilly, fort utile pour une meilleure compréhension du texte de Thucydide. Militante infatigable de la cause des humanités grecques auprès d'un large public, Jacqueline de Romilly a développé une vision très admirative de Thucydide dans les nombreux ouvrages et articles qu'elle lui a consacrés. Cet enthousiasme revendiqué contraste avec la tonalité plus critique que l'on trouve chez les chercheurs britanniques, américains, allemands, italiens ou grecs.

² Valérie FROMENTIN, Sophie GOTTELAND et Pascal PAYEN (éd.), *Ombres de Thucydide. La réception de l'historien depuis l'Antiquité jusqu'au début du XX^e siècle*, Pessac / Paris, Ausonius éditions, Études 27 / De Boccard, 2010. Juan Carlos IGLESIAS-ZOIDO, *El legado de Tucídides en la cultura occidental. Discursos e historia*, Coimbra, Centro de Estudos Clássicos e Humanísticos da Universidade de Coimbra, 2011.

³ Graham T. ALLISON, *Destined for War: Can America and China escape Thucydides's Trap?*, New York, Houghton Mifflin Harcourt, 2017. Traduction française : *Vers la guerre. L'Amérique et la Chine dans le piège de Thucydide ?*, trad. Patrick Hersant et Sylvie Kleiman-Lafon, Paris, Odile Jacob, 2019.

moments – ; après notre auteur, Platon, puis Aristote. À quelques années près, Socrate est contemporain de Thucydide. L'on peut également citer les dramaturges : Eschyle, mort avant la naissance de Thucydide ; Sophocle et Euripide, partiellement ses contemporains, plus âgés que lui ; Aristophane, plus jeune.

Avec Hérodote, nonobstant leurs profondes différences, Thucydide est classiquement considéré comme « père de l'histoire ». Même si la formule, d'origine cicéronienne⁴, est évidemment discutable⁵, ce simple fait peut suffire à motiver l'intérêt des philosophes, des théologiens et des exégètes, du fait du lien intrinsèque entre la foi chrétienne et l'histoire – selon les trois sens que ce dernier mot peut avoir : l'histoire vécue, le grand flot du devenir des sociétés humaines ; l'histoire en tant que discipline intellectuelle, recherche, écriture, mise en récit ; l'histoire commémorée, voire célébrée, éventuellement réinventée et manipulée. De manière plaisante, peut-être excessive, mais sans nul doute inspirée et suggestive, le grand historien Marc Bloch écrit, dans son ouvrage inachevé d'épistémologie historique *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* :

Les Grecs et les Latins, nos premiers maîtres, étaient des peuples historiographes. Le christianisme est une religion d'historiens. D'autres systèmes religieux ont pu fonder leurs croyances et leurs rites sur une mythologie à peu près extérieure au temps humain ; pour Livres sacrés, les chrétiens ont des livres d'histoire, et leurs liturgies commémorent, avec les épisodes de la vie terrestre d'un Dieu, les fastes de l'Église et des saints. Historique, le christianisme l'est encore d'une autre façon, peut-être plus profonde : placée entre la Chute et le Jugement, la destinée de l'humanité figure, à ses yeux, une longue aventure, dont chaque vie individuelle, chaque « pèlerinage » particulier présente, à son tour, le reflet ; c'est dans la durée, partant dans l'histoire, que se déroule, axe central de toute méditation chrétienne, le grand drame du Péché et de la Rédemption⁶.

Avec Marc Bloch, juif agnostique, fin connaisseur du christianisme médiéval, il nous est aujourd'hui naturel d'admettre ce caractère foncièrement historique du christianisme. Dès lors, la manière dont le genre historique – désignation sans doute anachronique, mais compréhensible et commode – a été élaboré dans ce monde grec qui est aussi l'une des matrices linguistiques, littéraires et intellectuelles du christianisme ne peut pas être indifférente à qui veut s'occuper de théologie chrétienne, d'exégèse biblique ou de philosophie.

Des questions, un problème : le rapport entre le singulier et le général

Quelques questions, à la fois simples et vastes, peuvent donner une impulsion à notre réflexion, qui demeurera évidemment limitée, voire rudimentaire, face à l'ampleur et à la complexité de l'œuvre de Thucydide, labourée par de nombreux commentateurs érudits depuis bien des

⁴ CICERON, *Traité des lois*, éd. Georges de Plinval, Paris, Les Belles Lettres, collection des Universités de France, 1959, I, I, 5, p. 3. L'expression est appliquée au seul Hérodote – et encore, dans un contexte ambivalent, puisqu'il y est dit : « Quamquam et apud Herodotum patrem historiae [...] sunt innumerabiles fabulae » (« bien qu'il y ait même chez Hérodote, le père de l'histoire [...], une infinité de légendes »).

⁵ Affirmer que Thucydide n'est pas un historien est devenu – tardivement, si l'on fait le parallèle avec la recherche anglophone – un lieu commun de la recherche francophone depuis l'article de 1980, souvent cité, longtemps difficile à trouver mais récemment réédité, de Nicole LORAUX, « Thucydide n'est pas un collègue », dans *La Grèce hors d'elle et autres textes. Écrits 1973-2003*, Paris, Klincksieck, 2021, p. 207-221. L'idée est reprise et développée par Pascal PAYEN, « Préhistoire de l'humanité et temps de la cité : l'Archéologie' de Thucydide », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 3, 2006, p. 137-154. Elle est aussi sous-jacente à la réflexion originale de Pierre PONCHON, *Thucydide philosophe. La raison tragique dans l'histoire*, Grenoble, Jérôme Millon, collection Horos, 2017.

⁶ Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, « Introduction », Paris, Armand Colin, 1997 [1949], p. 38.

décennies, et pourtant sans cesse redécouverte et réinterprétée⁷. Comment Thucydide écrit-il l'histoire ? Quel est son projet historiographique ? Quelle est son exigence de vérité ? Quelles sont d'après lui les conditions de validité de la connaissance historique ? Comment raisonne-t-il, argumente-t-il, juge-t-il ?

Ces questions ne constituent pas une grille *a priori*, qui serait seulement déterminée par nos pratiques actuelles en histoire : si nous pouvons les poser, c'est aussi parce que l'œuvre de Thucydide, telle qu'elle se présente à nous, s'y prête. Dans la *Guerre du Péloponnèse*, véritable monument de l'historiographie grecque antique, la construction du récit historique repose sur l'usage de ce que nous appelons aujourd'hui la raison critique – l'auteur se situant explicitement à distance du récit poétique, plus précisément du genre épique tel qu'Homère a pu l'illustrer. Son objectif déclaré est d'une grandiose simplicité : comprendre et faire comprendre, en cherchant toujours « la cause la plus vraie⁸ », cette guerre qui a été sans conteste, d'après lui, plus grande que toutes celles qui l'ont précédée dans l'histoire du monde grec. Ce faisant, à partir du cas particulier de cette guerre, Thucydide a l'ambition elle aussi explicitement affirmée de fournir à ses lecteurs des générations futures des éléments de compréhension pour des situations comparables : il pose ainsi la question du rapport entre le singulier et le général, entre le circonstanciel et le perpétuellement valable⁹.

Un autre « piège de Thucydide »

Ce projet historiographique audacieux, clairement revendiqué par l'auteur, repose sur un sens de la démonstration dont la puissance, la finesse et même la sévère beauté peuvent éblouir le lecteur. Osons le dire cependant : le lecteur, comme la Chine et les États-Unis selon l'analyse de Graham Allison, ne doit pas se laisser prendre au piège de Thucydide ; le risque d'anesthésie de l'esprit critique, face à l'impressionnante construction logique et littéraire de l'œuvre thucydidéenne, est d'autant plus grand que l'auteur proclame et met en œuvre sans cesse sa « recherche de la vérité », mais d'une manière éminemment personnelle : ne voir en Thucydide qu'un historien rigoureux et objectif reviendrait à lire son œuvre de manière tronquée, en omettant indûment son intervention créatrice qui n'appartient qu'à lui. Jacqueline de Romilly l'a souligné – même s'il est permis d'être plus circonspect dans l'usage de la notion d'objectivité :

Un historien ne cesse de choisir. [...] cette histoire, qui fournit de si hautes garanties, et qui tend de façon si émouvante à la parfaite objectivité du savant est bien celle où l'intervention de l'auteur

⁷ Deux volumineux commentaires intégraux sont classiques dans les études thucydidiennes : Arnold Wycombe GOMME, Antony ANDREWES et Kenneth James DOVER, *A Historical Commentary on Thucydides*, Oxford Clarendon Press, 1945-1981, 5 vol ; Simon HORNBLLOWER, *A Commentary on Thucydides*, Oxford Clarendon Press, 1991-2008, 3 vol. À ces ouvrages de référence s'ajoutent évidemment les différentes éditions commentées dans les principales langues européennes, ainsi qu'une impressionnante masse d'études dont on ne saurait faire ici la liste. Indiquons seulement, outre les quelques travaux cités au cours de cet article, un vaste panorama thématique de la recherche sur Thucydide : Antonios RENGAKOS et Antonis TSAKMAKIS (éd.), *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden-Boston, Brill, 2006.

⁸ Ἀληθεστάτη πρόφασις, laquelle est aussi, quand Thucydide réfléchit à la rupture initiale entre Athéniens et Lacédémoniens, ἀφανεστάτη δὲ λόγῳ, « la plus cachée en paroles » (*Guerre du Péloponnèse*, I, 23, 6).

⁹ Cette question est évidemment fondamentale pour la théologie chrétienne et spécialement pour la christologie, depuis le célèbre principe énoncé par Lessing et souvent repris par les critiques du christianisme : « Zufällige Geschichtswahrheiten können der Beweis von notwendigen Vernunftwahrheiten nie werden » (« Des vérités historiques contingentes ne peuvent jamais devenir la preuve de vérités rationnelles nécessaires » ; Gotthold Ephraim LESSING, *Über den Beweis des Geistes und der Kraft*, dans *Gesammelte Werke*, éd. de Paula Rilla, Berlin / Weimar, Aufbau-Verlag, 1968, vol. 8, p. 12. L'opuscule théologique *De la preuve de l'Esprit et de la puissance* date de 1777 : son titre fait allusion à un passage de la première lettre de saint Paul aux Corinthiens [2,4], repris par Origène au début du *Contre Celse* dont Lessing cite un extrait en exergue de son opuscule.).

est aussi la plus profonde. Tout y est construit, voulu. Chaque mot, chaque tour, chaque silence, chaque remarque, contribue à dégager une signification qui a été distinguée par lui et imposée par lui. [...] il a choisi, construit, refait l'histoire. Et s'il s'est effacé de son œuvre en tant qu'individu, c'est pour s'y imposer d'autant mieux en tant qu'interprète et créateur. [...] Et il a, en somme, réalisé ce paradoxe de faire servir l'objectivité la plus rigoureuse à l'élaboration la plus personnelle¹⁰.

Cela étant clairement posé, il est juste de reconnaître que l'esprit critique du lecteur ne court pas seulement le risque d'être naïvement séduit par la force du récit de Thucydide : il est aussi éveillé – quoique dans un cadre strictement défini par l'auteur – par la pratique typiquement thucydéenne des antilogies, c'est-à-dire des discours contradictoires que l'auteur met sur les lèvres des protagonistes aux étapes stratégiques de son récit¹¹. L'esprit d'examen du lecteur est ainsi sollicité comme dans un débat, puis associé à la démonstration, le déroulement des faits relatés par Thucydide confirmant ou infirmant tel ou tel point de l'un ou l'autre des discours. Ce procédé très original, propre à Thucydide, le fait apparaître pleinement comme un homme de son temps, imprégné de rhétorique et de sophistique, et très différent des historiens actuels, qui ne se hasarderaient jamais à reconstruire les discours des personnages qu'ils étudient ni à faire parler ceux-ci. À cet égard, même si l'esprit d'analyse de Thucydide le fait considérer, voire vénérer comme un père de l'histoire, le type de récit qu'il construit diffère profondément de ce que l'on nomme aujourd'hui « histoire », principalement par cette dramatisation rhétorique des grands moments délibératifs : celle-ci est typique, en fait, des pratiques politiques, judiciaires et éducatives de l'Athènes du V^e siècle av. J.-C. À ces discours succède le récit des faits, qui est aussi et toujours une interprétation de ces mêmes faits¹² ; leur enchaînement confirme ou infirme les prévisions des orateurs. Cela étant dit, le procédé thucydéen du « discours fictif » se révèle promis à un formidable avenir dans l'historiographie antique et médiévale – sans jamais renouer cependant de manière aussi systématique avec la rigoureuse construction des antilogies ni avec la démonstration ou l'infirmité des prévisions par l'exposé des faits.

Le peu que l'on sait de l'auteur

Comme il est assez fréquent pour les auteurs antiques, l'on sait peu de choses sur Thucydide. Les informations les plus fiables nous viennent de ce qu'il dit de lui-même dans son œuvre – or Thucydide ne parle pas beaucoup de lui. Athénien, il naît probablement vers 460, puisqu'il déclare dans les premières lignes de son œuvre avoir commencé à écrire l'histoire de la guerre du Péloponnèse dès le début du conflit en 431. L'on sait qu'il meurt après 404, année de la fin de la guerre, sur la base de quelques allusions, dans son œuvre, à des événements postérieurs à cette date. Sa mort peut être placée avec plausibilité dans les premières années du IV^e siècle¹³.

Contemporain de la guerre du Péloponnèse, Thucydide en est aussi un acteur, mais un acteur malheureux : en 424, il exerce la fonction de stratège, haute fonction à la fois politique et militaire à Athènes. Il est envoyé en Thrace, région où il est connu et influent car il y possède

¹⁰ Jacqueline de ROMILLY, *Histoire et raison chez Thucydide*, Paris, Les Belles Lettres, collection d'études anciennes, 1967, p. 10-13 *passim*.

¹¹ Sur la construction et la fonction de ces discours antithétiques, voir Jacqueline de ROMILLY, *Histoire et raison chez Thucydide*, *op. cit.*, p. 180-239. Dans le livre I qui retient ici notre attention, les discours que Thucydide met sur les lèvres des ambassadeurs de Corcyre (I, 32-36) et de Corinthe (I, 37-43), venus à Athènes exposer leur différend, sont un exemple de parallélisme particulièrement rigoureux. Ils constituent d'ailleurs la première antilogie de l'œuvre – le prototype de cette technique d'écriture, en quelque sorte.

¹² Jacqueline de Romilly souligne « l'étroite fusion qui existe entre la narration proprement dite et l'interprétation » chez Thucydide (*Histoire et raison chez Thucydide*, *op. cit.*, p. 13).

¹³ Pour mémoire, Socrate est condamné à boire la ciguë en 399 av. J.-C.

des mines d'or. Son but est de protéger une cité alliée d'Athènes, Amphipolis, mais il ne parvient pas à empêcher sa prise par les Lacédémoniens¹⁴. Pour cet échec, il est puni par l'exil – qui ne s'achève qu'à la fin de la guerre, en 404. La *Guerre du Péloponnèse* est en grande partie le fruit de cet exil de vingt ans, dont le lieu nous est inconnu – et d'ailleurs, il est plus que probable que Thucydide ait voyagé durant cette période pour recueillir les témoignages dont il avait besoin. Certes, nous n'avons pas de raisons de ne pas prendre au sérieux la déclaration liminaire de Thucydide, déjà mentionnée, d'après laquelle il se mit à écrire cette histoire dès le déclenchement des hostilités, donc sept ans avant son exil : l'auteur veut ainsi faire comprendre implicitement à son lecteur qu'il n'y a pas de rapport de cause à effet entre son exil et la rédaction de la *Guerre du Péloponnèse*. Cependant, il sait aussi reconnaître plus loin que ces circonstances lui permirent « d'assister aux affaires dans les deux camps – surtout du côté péloponnésien, grâce à mon exil – ce qui m'a donné tout loisir de me rendre un peu mieux compte des choses¹⁵. » Le souci d'impartialité pointe ici clairement, en un mélange de fierté paradoxale et de modestie peut-être légèrement affectée.

Dans l'état où elle nous est parvenue, la *Guerre du Péloponnèse* est un ouvrage inachevé : alors que l'on sait que Thucydide mourut environ cinq à dix ans après la fin du conflit en 404, le récit s'achève brutalement à la fin de l'hiver 411-410, au cours d'un livre VIII qu'un bon nombre de spécialistes s'accordent à reconnaître comme moins soigné, moins travaillé que les sept précédents – peut-être parce que la mort empêcha Thucydide de le corriger¹⁶. Signe de la réception précoce de l'ouvrage, l'écrivain Xénophon, disciple de Socrate, fait débiter le récit de ses *Helléniques* au point même où s'interrompt celui de Thucydide¹⁷.

D'une guerre à l'autre : le récit historique face à l'épopée

Même inachevée, la *Guerre du Péloponnèse* est une œuvre imposante, fortement charpentée, rédigée dans une langue dense et réputée pour sa difficulté. Dans le cadre qui nous est imparti, nous nous concentrerons sur les vingt-trois premiers paragraphes du livre I. Ces pages remarquables à plus d'un titre sont traditionnellement désignées, dans les études thucydidiennes, sous le nom d'Archéologie¹⁸ : ici, le terme ne désigne évidemment pas la recherche de vestiges antiques sur un chantier de fouilles, mais littéralement un « discours sur

¹⁴ Le terme « Lacédémoniens » désigne les Spartiates et leurs alliés les plus anciens des cités voisines, dans la plaine de Lacédémone. Voir Nicolas RICHER, *Sparte : cité des arts, des armes et des lois*, Paris, Perrin, 2018. La prise d'Amphipolis par les troupes du Spartiate Brasidas et l'échec de l'expédition de secours menée par Thucydide sont narrés par le stratège malheureux devenu historien (*Guerre du Péloponnèse*, IV, 102-105).

¹⁵ *Guerre du Péloponnèse*, V, 26, 5. Albert Thibaudet est excessif quand il écrit : « Thucydide, bien qu'il ait eu dès le début de la guerre l'intention de se consacrer à son histoire, écrit sans doute sur l'histoire faute de pouvoir faire l'histoire, être de l'histoire. On lui donnerait volontiers pour devise le mot de son contemporain Démocrite : λόγος σκίας ἔργου. Le discours est l'ombre de l'action. [...] La vocation historique de Thucydide est de l'action empêchée au même titre que la vocation mystique de Fénelon et de Madame Guyon est de l'amour empêché » (Albert THIBAUDET, *La campagne avec Thucydide*, dans THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, op. cit., p. 8 et 16).

¹⁶ L'on ne peut totalement exclure l'hypothèse que Thucydide aurait achevé son œuvre, mais que les derniers livres auraient été perdus.

¹⁷ Voir l'enchaînement dans *L'histoire, d'Homère à Augustin*, préfaces des historiens et textes sur l'histoire réunis et commentés par François Hartog, traduits par Michel Casevitz, Paris, éditions du Seuil, collection « Points Essais », 1999, p. 88-89. Il y a là un argument fort en faveur de l'inachèvement de l'œuvre thucydidiennne.

¹⁸ Ce terme devenu canonique est employé par un scoliaste – anonyme et inconnu par ailleurs – de Thucydide : Alexander KLEINLOGEL (éd.), *Scholia graeca in Thucydidem. Scholia vetustiora et lexicon thucydideum Patmense. Aus dem Nachlass herausgegeben von Klaus Alpers*, Berlin, De Gruyter, Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker, 15, 2019, p. 294 (scolie sur I, 12, 1). À strictement parler, l'Archéologie débute au paragraphe 2 et se termine avec le paragraphe 21. Cependant, le paragraphe 1, qui présente le sujet du livre, ainsi que les paragraphes 22 et 23, plus méthodologiques, forment une unité avec les paragraphes 2 à 21, avant le récit des incidents de Corcyre (Corfou) au paragraphe 24, qui ouvre le récit du déclenchement de la guerre.

les temps anciens » ou « originels », qui nous éclaire aussi sur le projet historiographique de l'auteur.

Avant toute chose, il convient d'abord de remarquer que Thucydide n'utilise jamais dans son œuvre les mots ἱστορία, ἴστωρ, ἱστορικός : même si Hérodote, quelques décennies avant Thucydide, entendait offrir à ses lecteurs la « présentation de sa recherche » ou « de son enquête » (ἱστορίας ἀπόδεξις), le mot ἱστορία, dans la langue grecque de l'époque de Thucydide, n'a pas encore le sens qu'ont aujourd'hui les mots qui en sont dérivés dans plusieurs langues européennes : dans la première phrase de son œuvre, l'auteur dit simplement qu'il « ξυνέγραψε τὸν πόλεμον ». Le verbe est difficile à traduire, mais simple à comprendre : littéralement, il veut dire « écrire ensemble », « composer un récit écrit ». En grec classique, c'est le verbe habituel utilisé pour l'écriture de l'histoire, avec son substantif correspondant, συγγραφεύς : ces deux termes insistent sur le fait de mettre par écrire et sur la manière d'agencer les éléments du récit¹⁹.

Si l'on en croit les premiers mots de l'œuvre, l'objet de l'activité rédactionnelle de Thucydide est clair : c'est « la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens²⁰ ». Il est évident pour l'auteur qu'un tel sujet n'est pas banal : bien au contraire, selon son jugement, cette guerre est sans conteste « la plus grande crise²¹ » de l'histoire du monde grec. Il importe ici de bien saisir la portée littéraire, méthodologique et historique de cette affirmation.

Dans la littérature grecque, l'œuvre fondatrice est évidemment celle d'Homère. Bien que l'existence de ce poète ait été remise en question à partir de la fin du XVIII^e siècle – ce qui montre d'ailleurs, si besoin en était, que la critique historique, dans sa forme la plus corrosive, ne s'est pas exercée seulement sur Jésus –, l'on s'accorde aujourd'hui sur l'unité stylistique et littéraire d'ensemble (non exclusive d'interpolations ou d'altérations) des deux grandes épopées homériques, l'*Illiade* et l'*Odyssée*, ainsi que sur leur datation, très large : le VIII^e siècle av. J.-C., donc trois siècles avant Thucydide.

Au fondement de la littérature grecque se trouvent donc deux textes poétiques, épiques plus précisément, de grande ampleur et d'une puissance exceptionnelle. En outre, la première de ces deux œuvres, l'*Illiade*, traite tout entière d'une guerre, dont la réalité historique est elle aussi

¹⁹ *L'histoire, d'Homère à Augustin, op. cit.*, p. 100. Voir aussi Pascal PAYEN, « Préhistoire de l'humanité et temps de la cité... », *art. cit.*, p. 140.

²⁰ Il faut dire cependant que la *Guerre du Péloponnèse* n'est pas un titre donné par Thucydide lui-même, et que l'unité du conflit qui débute en 431 et qui s'achève en 404 ne va pas de soi : en 421, la paix dite de Nicias met un terme à « la première guerre, qui avait occupé de façon continue les dix ans précédents » (*Guerre du Péloponnèse*, V, 24, 2) ; mais Thucydide ne considère cette paix que comme une « trêve instable » (V, 25, 3). Les hostilités reprennent en 414, et pour Thucydide, la guerre se termine « au moment où les Lacédémoniens et leurs alliés mirent fin à la domination athénienne et s'emparèrent des Longs Murs ainsi que du Pirée » (V, 26, 1), soit en 404, de sorte que « la durée totale de la guerre jusqu'à ce moment fut de vingt-sept ans » (*ibid.*). Si l'on s'en tient à ce texte, Thucydide entend donc imposer une vision unitaire de la guerre malgré une longue césure de sept ans. Cependant, il est évident que pour quelqu'un qui, comme on l'a vu, affirme avoir commencé à prendre des notes sur la guerre dès le début des opérations, une telle vision n'a pas pu s'imposer d'emblée : se pose ainsi la question des remaniements auxquels Thucydide a pu soumettre son œuvre en fonction du déroulement des événements, qui ne pouvait naturellement pas rester sans influence sur son analyse d'ensemble. Cette question est d'autant plus difficile que l'œuvre est, de l'avis majoritaire des chercheurs, inachevée ; par conséquent, sa cohérence n'est pas évidente. Faut-il donc envisager la *Guerre du Péloponnèse* selon une perspective unitaire, ou de manière plus analytique, en cherchant à rendre compte de la progressivité et de l'incomplétude de sa rédaction ? Telle est la « question thucydidéenne », soulevée par Franz Wolfgang Ullrich au milieu du XIX^e siècle et régulièrement reprise depuis, malgré quelques éclipses dans le débat. Voir Gauthier LIBERMAN, *Les préliminaires de la guerre. Prolégomènes à la lecture du premier livre de Thucydide*, Pessac, Ausonius éditions, collection Scripta Antiqua, 99, 2017, chap. 3, p. 35-48.

²¹ *Guerre du Péloponnèse*, I, 1, 2. Le mot que Jacqueline de Romilly traduit par « crise » est κίνησις, qui contient l'idée d'ébranlement, de bouleversement.

l'objet de débats : la guerre de Troie, qui, si elle a eu lieu, se serait déroulée en Asie mineure au XIII^e siècle av. J.-C. Cette guerre aurait rassemblé des armées de différentes régions de Grèce contre une grande cité de l'autre rive de la mer Égée – et de part et d'autre, dans le texte homérique, chaque camp bénéficie de l'appui de dieux et de déesses, si bien que la guerre des hommes et la guerre des divinités se superposent sans cesse.

En écrivant la *Guerre du Péloponnèse*, Thucydide, comme tout Grec cultivé, a évidemment en tête la guerre de Troie telle qu'Homère l'a poétiquement narrée. Tous ses lecteurs potentiels l'ont eue aussi en tête : la guerre de Troie est *la* guerre par excellence, récit fondateur de l'identité grecque. C'est par rapport à la guerre de Troie et au récit épique qu'en fait Homère dans l'*Iliade* que Thucydide entend situer la guerre du Péloponnèse et son propre récit²².

D'emblée, il est évident que l'œuvre de Thucydide ne ressortit pas à la poésie épique. Il n'écrit pas en vers, mais en prose. Certes, il n'est pas le premier à choisir la prose : Hérodote l'a fait avant lui pour son « enquête », son ἱστορίη²³. Mais justement, ce point ne fait que corroborer une constatation capitale : dans l'histoire des lettres grecques, les premiers écrits en prose de quelque ampleur – du moins ceux qui nous sont parvenus – appartiennent au genre qui, par la suite, a été qualifié d'historique. En somme, l'histoire – comme genre – se démarque de l'épopée, elle se construit après elle et face à elle, dans un rapport complexe d'inspiration et de critique, d'émulation et de dépassement, avec un objectif qui lui est propre et que l'on peut résumer d'un mot : la vérité²⁴.

La vérité sur les temps anciens : impossibilité et conquête

Un tel objectif est évidemment très ambitieux et malaisé : Thucydide le reconnaît lui-même après avoir présenté en quelques lignes le sujet de son œuvre.

De fait, pour la période antérieure et les époques plus anciennes encore, on ne pouvait guère, vu le recul du temps, arriver à une connaissance parfaite, mais, d'après les indices qui, au cours des recherches les plus étendues, m'ont permis d'arriver à une conviction (σκοποῦντί μοι πιστεῦσαι συμβαίνει), je tiens que rien n'y prit de grandes proportions, les guerres pas plus que le reste²⁵.

²² Selon Arnold GOMME, *A Historical Commentary on Thucydides, op. cit.*, vol. I, p. 1-2, l'auteur suppose connues, chez son lecteur, non seulement les épopées homériques, mais aussi « l'œuvre de ses principaux prédécesseurs parmi les prosateurs, particulièrement d'Hérodote et des autres qui écrivirent sur le passé jusqu'aux guerres médiques incluses » (« Thucydides assumes in his readers a knowledge both of the epic and of the work of his chief predecessors in prose, especially of Herodotos and others who wrote about the past up to and including the Persian wars »). C'est tout à fait possible, mais l'on ne saurait mettre sur le même plan, chez les Grecs des V^e et IV^e siècles, la connaissance d'Homère, « classique » déjà séculaire, et celle d'Hérodote, auteur relativement récent. Il ne fait pas de doute que bien davantage qu'Hérodote, Homère faisait partie de la culture littéraire commune. C'est à lui que Thucydide entend se mesurer, pour mieux se démarquer radicalement de lui et faire valoir auprès de ses lecteurs l'ampleur de son sujet, à savoir une guerre bien plus considérable que celle de Troie, mais aussi que les guerres médiques – comme si Thucydide, d'accord avec les historiens actuels, estimait que ces conflits considérés comme fondateurs de l'unité du monde grec au début du V^e siècle devaient être quelque peu relativisés dans l'histoire des guerres.

²³ ἱστορίη est la forme ionienne utilisée par Hérodote ; ἱστορία est la forme attique.

²⁴ Dans l'histoire ultérieure de la littérature grecque, Aristote a donné au chapitre 9 de la *Poétique* une interprétation devenue quasi canonique de la différence entre la poésie et l'histoire. Comme le souligne François Hartog (*L'histoire d'Homère à Augustin, op. cit.*, p. 109), la valorisation aristotélicienne de la poésie, « genre plus philosophique et plus sérieux » que l'histoire – la première traitant du général et de ce qui pourrait arriver, la seconde du particulier et de ce qui est arrivé – est à interpréter non pas comme une dévalorisation de l'histoire, mais plutôt comme une réhabilitation de la poésie face aux critiques platoniciennes.

²⁵ *Guerre du Péloponnèse*, I, 1, 2. L'on peut remarquer que le verbe πιστεῦσαι, que la traduction de Jacqueline de Romilly rend par « parvenir à une conviction », est très présent dans le vocabulaire néotestamentaire, où il est traduit par « croire ».

Plus on remonte le temps, plus le degré d'incertitude augmente, tant il est vrai que pour Thucydide comme pour les historiens antiques ultérieurs, le critère suprême de fiabilité est l'autopsie²⁶, c'est-à-dire le fait d'avoir été témoin oculaire – ce que l'on retrouve d'ailleurs dans le prologue de l'Évangile selon saint Luc²⁷. Si l'autopsie fait défaut, le συγγραφεύς doit collecter les informations auprès de témoins, ou de personnes ayant connu des témoins – le recours aux documents, fondamental dans la démarche historique actuelle, n'étant pas revendiqué par Thucydide comme principe méthodologique. C'est en ce sens que l'on a pu écrire que Thucydide « n'est pas un collègue », ou qu'il « n'est pas un historien », selon les mots de Nicole Loraux : ce qu'il vise à écrire, c'est le récit d'une guerre dont il a été contemporain, témoin et acteur, et dont il a pu rencontrer d'autres acteurs ou témoins. Selon nos critères actuels, il s'agit d'une histoire ultracontemporaine, une « histoire du temps présent », fondée sur des « archives orales » que l'enquêteur recueille, confronte, trie, interprète et utilise comme matériau pour la rédaction de son propre récit.

Pourtant, tout en affirmant l'impossibilité d'une « connaissance parfaite » et la seule possibilité d'une « conviction » sur l'histoire des temps anciens, Thucydide, dans l'Archéologie, veut accomplir paradoxalement un véritable tour de force épistémologique, en proposant une interprétation largement déployée et argumentée de l'évolution des sociétés humaines dans le bassin de la mer Égée sur plusieurs siècles. Ce n'est pas ici le lieu de résumer ni de commenter cette interprétation, en dépit de son grand intérêt²⁸ : l'on retiendra plutôt la fière conclusion de Thucydide, quelque peu impérieuse pour son lecteur, bien qu'il ait préalablement affirmé que pour les temps anciens, seule la « conviction », mais non la « connaissance parfaite » était possible :

Voilà donc ce que furent, d'après mes recherches, les temps anciens. En ce domaine, il est bien difficile de croire (πιστεῦσαι) tous les indices comme ils viennent. Car les gens, s'agit-il même de leur pays, n'en acceptent pas moins sans examen les traditions que l'on se transmet sur le passé. [Suivent plusieurs exemples.] Telle est la négligence que l'on apporte en général à rechercher la vérité (ἡ ζήτησις τῆς ἀληθείας), à laquelle on préfère les idées toutes faites (τὰ ἐτοῖμα). Cependant, on ne saurait se tromper en se fondant sur les indices ci-dessus et en jugeant, en somme, de cette façon les faits que j'ai passés en revue : on croira moins volontiers les poètes, qui ont célébré ces faits en leur prêtant des beautés qui les grandissent, ou les logographes²⁹, qui

²⁶ Guido SCHEPENS, *L'autopsie dans la méthode des historiens grecs du V^e siècle avant J.-C.*, Bruxelles, Paleis der Academiën, Verhandelingen van de Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, Klasse der Letteren, 93, 1980.

²⁷ L'évangéliste mentionne en effet le rôle indispensable de « ceux qui, dès le commencement, furent témoins oculaires (ἀπόπται) et serviteurs de la Parole » (Lc 1, 2).

²⁸ Pour un commentaire d'ensemble de l'Archéologie, outre les ouvrages déjà cités de Arnold GOMME, *A Historical Commentary on Thucydides*, et Simon HORNBLLOWER, *A Commentary on Thucydides*, l'on peut se reporter à Jacqueline de ROMILLY, *Histoire et raison chez Thucydide*, op. cit., p. 240-298 ; pour des études plus ciblées : Roberto NICOLAI, « Thucydides' Archaeology: between Epic and Oral Traditions », dans Nino LURAGHI (éd.), *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 263-285 ; Pascal PAYEN, « Préhistoire de l'humanité et temps de la cité... », art. cit.

²⁹ Ce mot transcrit un terme grec que l'on pourrait traduire à la fois par « prosateurs » et « historiens », puisque, comme nous l'avons dit plus haut, les premiers écrits grecs en prose sont des récits de type historique, au sens large. Hérodote est ici principalement visé, dans la mesure où il a rapporté dans les *Histoires* de nombreux mythes, pour informer ses lecteurs de ce qui se dit parmi les peuples dont il parle, sans prendre position lui-même sur la véracité de ces mythes. D'un logographe plus ancien qu'Hérodote, Hécateé de Milet, nous n'avons que quelques fragments : il était considéré par les Grecs comme le premier écrivain en prose, et donc, si l'on ose l'anachronisme, comme le premier historien. Hécateé affirmait déjà vouloir écrire les choses telles qu'elles lui semblaient vraies (*Fragment I*, cité dans *L'histoire, d'Homère à Augustin*, op. cit., p. 43) et raillait la multitude et le ridicule des « récits » (λόγοι) antérieurs au sien. Hérodote mentionne Hécateé, mais de manière ironique, car cet homme, à l'occasion d'une rencontre avec les prêtres de la ville de Thèbes en Égypte, prétendait descendre d'un dieu à la seizième génération (HERODOTE, *Histoires*, éd. Philippe-Ernest Legrand, Paris, Les Belles Lettres, collection des Universités de France, 1936, II, 143, p. 167). L'on peut donc dire que Thucydide n'innove pas en se distanciant

les ont rapportés en cherchant l'agrément de l'auditeur plus que le vrai – car il s'agit de faits incontrôlables, et auxquels leur ancienneté a valu de prendre un caractère mythique excluant la créance ; et l'on tiendra que, d'après les signes les plus nets, ils sont, pour des faits anciens, suffisamment établis³⁰.

Dans ces lignes remarquablement denses, c'est presque chaque mot qui appellerait un commentaire nourri. Thucydide dit avoir « traversé » (διήλθον) les faits ; les poètes, eux, les « hymnisent » (ὕμνηκασι) ; quant aux logographes, ils les « synthétisent » (ξυνέθεσαν), les « composent », les mettent ensemble. Le verbe par lequel Thucydide dit sa démarche minore ainsi clairement l'acte de création ou de composition, suspecté de faire peu de cas du « vrai ». Il ne veut être ni un poète ni un séduisant compilateur à succès, mais un chercheur et un diseur de vérité – ce qui ne l'empêche pas d'être aussi un « grand artiste³¹ ».

L'annonce et les non-dits d'une méthode

Or justement, sur le sujet précis de la vérité, la suite du propos méthodologique de Thucydide nous surprend :

J'ajoute qu'en ce qui concerne les discours prononcés par les uns et les autres, soit juste avant, soit pendant la guerre, il était bien difficile d'en reproduire la teneur même avec exactitude, autant pour moi, quand je les avais personnellement entendus, que pour quiconque me les rapportait de telle ou telle provenance : j'ai exprimé ce qu'à mon avis ils auraient pu dire qui répondît le mieux à la situation, en me tenant, pour la pensée générale, le plus près possible des paroles réellement prononcées : tel est le contenu des discours. D'autre part, en ce qui concerne les actes qui prirent place au cours de la guerre, je n'ai pas cru devoir, pour les raconter, me fier aux informations du premier venu, non plus qu'à mon avis personnel : ou bien j'y ai assisté moi-même, ou bien j'ai enquêté sur chacun auprès d'autrui avec toute l'exactitude possible. J'avais, d'ailleurs, de la peine à les établir, car les témoins de chaque fait en présentaient des versions qui variaient, selon leur sympathie à l'égard des uns ou des autres, et selon leur mémoire³².

Voilà donc exprimé en peu de lignes le balancement structurel de l'œuvre de Thucydide : les discours (ὅσα μὲν λόγῳ εἶπον) et les actions (τὰ δ' ἔργα)³³. Le récit est en effet scandé de

aussi ostensiblement des auteurs, poètes ou logographes, qui l'ont précédé ; mais l'ample développement argumentatif de sa prise de distance critique n'en est pas moins remarquable et même, dans l'état où nous est parvenue la littérature grecque de cette époque, unique.

³⁰ *Guerre du Péloponnèse*, I, 20, 1 – 21, 1-2.

³¹ « A great artist », comme le dit Francis Macdonald CORNFORD, *Thucydides mythistoricus*, Londres, Edward Arnold, 1907¹, p. vii. Comme l'indiquent son titre singulier et son plan, ce vieil ouvrage plusieurs fois réédité est une entreprise de déconstruction systématique de Thucydide comme « historien » et de reconstruction de cet auteur comme « mythistorien » – la « mythistoire » étant « une histoire fondue dans le moule d'une conception artistique ou philosophique qui, bien avant que l'œuvre soit même seulement envisagée, était déjà intriquée dans la structure mentale même de l'auteur » (« history cast in a mould conception, either artistic or philosophic, which, long before the work was even contemplated, was already inwrought in the very structure of the author's mind », p. viii). Sans doute excessive et discutable, cette étude marque toutefois une étape dans l'interprétation de la *Guerre du Péloponnèse*, à la lumière du contexte de l'époque – notamment du point de vue de ce que l'on appellera plus tard l'« histoire des mentalités » – et de ce que l'on peut en retirer pour mieux comprendre, de manière critique, le projet intellectuel et littéraire de Thucydide.

³² *Guerre du Péloponnèse*, I, 22, 1-3.

³³ La complémentarité des discours et des actions est fondamentale non seulement dans la manière dont Thucydide structure son récit, mais encore dans les conceptions politiques qu'il met sur les lèvres de deux personnages de son œuvre, l'un illustre, l'autre inconnu par ailleurs : « [...] par nous-mêmes, nous jugeons et raisonnons comme il faut sur les questions ; car la parole n'est pas à nos yeux un obstacle à l'action : c'en est un, au contraire, de ne pas s'être d'abord éclairé par la parole avant d'aborder l'action à mener » (Périclès, oraison funèbre des morts de la première année de guerre, II, 40, 2) ; « Quant à mener la bataille contre la parole, en lui refusant d'être le moniteur de nos actes, il faut pour cela être un sot ou y trouver un intérêt personnel : c'est sottise, si l'on s'imagine qu'il est un autre moyen d'expliquer un avenir qui n'est pas évident ; intérêt si, désirant faire accepter un conseil malhonnête

discours, qui fonctionnent souvent par deux sur le mode contradictoire, en antilogies, comme on l'a dit. Après les discours, l'exposé des faits, toujours à forte densité interprétative, confirme ou infirme les analyses et prévisions contenues dans les discours. Cette structure n'est simpliste qu'en apparence : la confirmation d'une prévision par les faits ne signifie pas nécessairement, dans la construction de l'œuvre thucydéenne, que l'auteur de la prévision avait raison ; l'infirmité d'une prévision par les faits ne signifie pas non plus nécessairement que l'auteur de cette prévision avait tort. La Fortune et les passions humaines sont des facteurs eux aussi décisifs dans le déroulement des faits – mais cette question est trop vaste et trop complexe pour que nous nous y arrêtons ici³⁴.

L'exposé méthodologique sur la rédaction des discours met clairement en lumière les apories de l'historiographie antique³⁵. Le problème est particulièrement aigu pour qui veut écrire l'histoire d'une guerre dans le contexte propre au monde grec : comme la guerre y mobilise le corps civique et que le militaire y est absolument inséparable du politique, les instances délibératives de chaque cité sont fortement engagées dans une intense activité rhétorique, en vue de prendre les décisions qui s'imposent pour la conduite de la guerre. Les citoyens orateurs donnent leur analyse, présentent leurs prévisions, proposent une action ; il faut argumenter et convaincre. Mais comment rendre compte de ces discours qui, effectivement, ont pu être stratégiques ? En l'absence d'archives, il n'est pas seulement « bien difficile », mais tout bonnement impossible de prétendre retrouver ou reconstituer le texte exact. Là, Thucydide ne peut faire autrement que de se livrer à une poétique où intervient sa subjectivité (ὡς δ' ἂν ἐδόκουν ἔμοι ἕκαστοι [...] εἰπεῖν), même si à la fin du propos, la forme passive semble chercher à masquer cette subjectivité de l'auteur (οὕτως εἶρηται, parfait passif). C'est la recherche même de l'intelligibilité de cette guerre hors normes qui conduit Thucydide à franchir le pas du « discours fictif », dans un effort de « proximité maximale avec la pensée d'ensemble des paroles vraiment dites », si l'on traduit plus littéralement le grec très dense de l'auteur. Telle est la manière dont Thucydide règle le problème en fait insoluble que posent les *ipsisima verba*, comme l'on a dit bien plus tard en exégèse néotestamentaire : elles sont évanouies à jamais et inaccessibles, puisqu'elles n'ont pas été notées sur le moment et que la mémoire humaine est limitée et faillible ; cependant le συγγραφεύς peut et doit, par sa mémoire, mais aussi par son jugement, ainsi que par le recours à des témoins dont il s'efforce de vérifier la fiabilité, viser une « pensée d'ensemble des paroles vraiment dites » dont Thucydide, en fait, se garde bien d'expliquer plus précisément en quoi elle peut consister et comment il peut la déterminer. Au bout du compte, c'est tout de même Thucydide qui fait parler les personnages, bien plus qu'il ne rapporte leurs discours. Faut-il en déduire que le projet thucydéen serait incohérent, en revendiquant d'une part une rigoureuse recherche de vérité dans l'établissement et l'explication des faits, et en « réinventant » les discours des protagonistes, qui sont souvent des passages-clés du récit ? Comme le dit Gauthier Liberman :

Il faut peut-être moins regretter cette différence que de se féliciter [*sic*] de l'opportunité que l'impossibilité de reproduire les discours réels exactement, tant dans le fond que dans la forme, et le respect obligé de l'unité de style lui ont donné de rechercher, en composant les discours de

et craignant de ne point parler bien de ce qui n'est pas beau, on espère en calomniant bien déconcerter contradicteurs et auditeurs » (Diodote fils d'Eucrate, III, 42, 2).

³⁴ Voir par exemple Jacqueline de ROMILLY, « Les prévisions non vérifiées dans l'œuvre de Thucydide », dans *L'invention de l'histoire politique chez Thucydide. Études et conférences choisies*, Paris, éditions rue d'Ulm, Études de littérature ancienne, 15, Paris, 2017 [2005], p. 79-88.

³⁵ Pour une étude serrée du problème que pose la pratique thucydéenne du discours fictif en lien avec sa prétention de vérité, voir Gauthier LIBERMAN, *Les préliminaires de la guerre...*, op. cit., chapitre 4, « Le problème des discours dans l'œuvre de Thucydide en relation avec le chapitre méthodologique 1.22 », p. 49-64. L'auteur voit dans ce chapitre si souvent cité et commenté « un passage travaillé jusqu'à une sorte d'opacité cristalline » (p. 51), expression particulièrement heureuse qui rend bien compte de la difficulté du style thucydéen.

son œuvre, un ordre de vérité supérieur. Selon Nietzsche, « les personnages de Thucydide discoursent en sentences thucydidiennes : ils ont, d'après sa conception, le degré le plus élevé de raison pour mener à bien leur mission ». [...] Ce que Thucydide vise par τὰ δέοντα renvoie peut-être à cette vérité historique supérieure qui dépasse l'apparence et la contingence pour mettre en évidence ce que l'historien croit être le sens réel et la substance d'un fait, d'une situation, d'un acte, d'une parole³⁶.

« Rationalisme » et transhistoricité

La fin du propos méthodologique de Thucydide est célèbre et, elle aussi, remarquable de densité philosophique et même quasi prophétique :

À l'audition, l'absence de merveilleux (τὸ μὴ μυσθῶδες) dans les faits rapportés paraîtra sans doute en diminuer le charme ; mais, si l'on veut voir clair (τὸ σαφὲς σκοπεῖν) dans les événements passés et dans ceux qui, à l'avenir, en vertu du caractère humain (κατὰ τὸ ἀνθρώπινον) qui est le leur, présenteront des similitudes et des analogies, qu'alors, on les juge utiles, et cela suffira : ils constituent un trésor pour toujours (κτῆμά τε ἐς αἰεὶ), plutôt qu'une production d'apparat pour un auditoire du moment³⁷.

Une nouvelle fois, Thucydide entend se démarquer résolument des faiseurs ou rapporteurs de mythes, qu'ils soient poètes ou logographes. Les commentateurs ont souligné à l'envi le « rationalisme » de Thucydide : contrairement à la guerre de Troie, la guerre du Péloponnèse, dans le récit thucydidién, se déroule sans que les dieux et déesses y interviennent. Thucydide mentionne parfois les oracles, mais de manière strictement phénoménologique : l'on consulte les oracles, qui répondent telle ou telle chose ; certains y croient, interprètent l'oracle de telle ou telle manière et agissent en conséquence ; mais rien n'est jamais dit d'une quelconque intervention divine dans le cours du conflit. Faut-il dire pour cela que Thucydide serait un incroyant ? Ce serait projeter à mauvais escient une grille de lecture chrétienne, une conception chrétienne de la foi, de la religion et du culte sur des réalités tout à fait différentes³⁸. C'est aussi le problème, à vrai dire, que peut poser le qualificatif « rationaliste », chargé de connotations propres à l'histoire de l'antichristianisme en France depuis le XVIII^e siècle, voire la seconde moitié du XVII^e. Alors que Jacqueline de Romilly ne cesse de l'employer, quitte à minimiser la place de la religion dans l'œuvre de Thucydide, d'autres chercheurs se montrent plus nuancés : tout en reconnaissant l'impossibilité de parvenir à une certitude définitive sur les convictions religieuses de Thucydide, ils soulignent aussi que l'auteur intègre, certes discrètement, le facteur religieux dans son récit, pour une raison très simple : la religion est une structure

³⁶ G. LIBERMAN, *Les préliminaires de la guerre...*, op. cit., p. 63. L'expression τὰ δέοντα est quelque peu escamotée dans la traduction de Jacqueline de Romilly citée ci-dessus. Gauthier Liberman traduit ainsi I, 22, 1 : « Cependant j'ai présenté dans les discours, en me tenant aussi près que possible du raisonnement global ce qui fut réellement dit, les choses nécessaires (τὰ δέοντα) comme j'ai pensé que chacun (des orateurs) aurait le plus probablement pu les dire concernant les problèmes auxquels ils étaient confrontés à tout moment » (p. 51).

³⁷ *Guerre du Péloponnèse*, I, 22, 4. C'est évidemment à cette prétention hautement affirmée de Thucydide au τὸ μὴ μυσθῶδες que fait écho l'analyse critique de Francis M. CORNFORD, *Thucydides Mythistoricus*, op. cit. Aujourd'hui, un théologien ou un exégète lisant ces lignes de Thucydide peut difficilement ne pas penser à la « démythologisation » des récits néotestamentaires préconisée par Rudolf Bultmann, au nom d'une double exigence radicale de foi « démondanisée » et de vérité historique. Bultmann a d'ailleurs consacré deux brefs paragraphes à Thucydide dans *Histoire et eschatologie*, au sein d'un développement sur les historiens grecs et romains ; mais ces quelques lignes témoignent plus d'une connaissance générale de seconde main que d'une lecture directe de l'œuvre de Thucydide (Rudolf BULTMANN, *Histoire et eschatologie*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1959, p. 27-28).

³⁸ Pour un essai récent d'interprétation de la « religion » grecque, prenant en compte, entre autres, les problèmes que pose l'imposition souvent inconsciente de schèmes chrétiens sur cette réalité, voir Vinciane PIRENNE-DELFORGE, *Le polythéisme grec à l'épreuve d'Hérodote*, Paris, éditions du Collège de France / Les Belles Lettres, collection « Docet omnia », 2020.

fondamentale des sociétés grecques qu'il étudie et bien souvent un élément décisif de la psychologie collective des belligérants³⁹.

L'objectif affirmé par Thucydide, « voir clair », dépasse largement le sujet du livre, à savoir la seule guerre du Péloponnèse. L'historien livre ici un « message transhistorique⁴⁰ », fondé sur une conviction philosophique forte : la permanence de l'« humain » à travers les siècles. Non seulement celle-ci légitime les comparaisons entre des événements, des situations, des phénomènes, mais encore elle fonde même l'existence de « similitudes » ou d'« analogies » que ceux qui veulent « voir clair » peuvent repérer, par-delà la différence des contextes. Pour cela, Thucydide entend proposer une œuvre qui soit « utile » – un outil en somme, et même plus encore, un « trésor (littéralement une acquisition, un bien⁴¹) pour toujours ». Au plaisir d'obtenir du succès par un ouvrage orné de mythes, susceptible de convenir au goût du moment – dans un contexte culturel particulier, pourrions-nous dire aujourd'hui –, Thucydide préfère s'adresser fièrement à la postérité, sans limite de temps, intimement convaincu qu'une œuvre établie sur la « recherche de la vérité » sera profitable aux lecteurs « pour toujours ». Le fait est qu'aujourd'hui, on lit toujours Thucydide avec passion et profit – mais Homère et Hérodote n'ont pas pour autant sombré dans l'oubli : bien que Thucydide leur reproche – certes sans les nommer – d'avoir d'abord cherché à charmer leurs lecteurs du moment, le moins que l'on puisse dire est qu'ils ont eux aussi une riche postérité d'interprètes, de l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine.

S'il est vrai que la permanence de l'humain fonde l'existence de « similitudes » et d'« analogies » entre des situations à travers les siècles, il ne faut pas en déduire que Thucydide croirait à une sorte d'éternel retour du même ou de répétition de l'histoire : les similitudes et les analogies n'excluent nullement les différences et les singularités⁴². En outre, Thucydide se garde bien de deux choses : il ne tire pas de morale générale à partir de faits singuliers ; il ne propose pas de moyens de prédire rationnellement l'avenir. Certes, « le fait isolé suggère la répétition possible⁴³ » ; « le réfléchi n'est pas autre chose que le sens de l'original – sens dont l'auteur a conscience et qu'il tente explicitement de dégager⁴⁴ » ; « le sens transhistorique du devenir est présent dans la relation de ce devenir⁴⁵ ». Mais faut-il aller jusqu'à en déduire que « le devenir humain a donc des lois⁴⁶ » ? Ou que « c'est une seule et même chose que de rapporter dans sa vérité l'événement, de le lier à son contexte et de révéler les concepts clés qui permettent de comprendre toute action humaine⁴⁷ » ? À vrai dire, il semble exagéré de prêter à Thucydide une ambition aussi systématique ou holistique. Car fournir, à partir d'une guerre singulière – « la plus grande crise qui émut la Grèce et une fraction du monde barbare⁴⁸ » –, des éléments d'intelligibilité du devenir pour les « clairvoyants » des générations futures, avec le désir de leur être utile, est un projet assurément ambitieux, mais moins démesuré que la

³⁹ Nanno MARINATOS, *Thucydides and Religion*, Königstein im Taunus, Verlag Anton Hain, Beiträge zur klassischen Philologie, 129, 1981. William D. FURLEY, « Thucydides and Religion », dans A. RENAKOS et A. TSAKMAKIS (éd.), *Brill's Companion to Thucydides*, op. cit., p. 415-438.

⁴⁰ François CHATELET, *La naissance de l'histoire*, Paris, éditions de Minuit, collection « Points Essais », 1962, vol. I, p. 204.

⁴¹ La traduction proposée par Jacqueline de Romilly, sans être tout à fait fautive, exprime sans doute plus l'enthousiasme et l'admiration de l'illustre helléniste pour son auteur de prédilection que l'ambition réelle de Thucydide.

⁴² Comme le dit le vieil adage scolastique à propos de l'analogie : *Partim convenit, partim non convenit*. Cela peut s'appliquer sans difficultés aux analogies telles que Thucydide les envisage.

⁴³ Jacqueline de ROMILLY, *Histoire et raison chez Thucydide*, op. cit., p. 300.

⁴⁴ François CHATELET, *La naissance de l'histoire*, op. cit., vol. I, p. 205.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 216.

⁴⁶ Jacqueline de ROMILLY, *Histoire et raison chez Thucydide*, op. cit., p. 301. C'est nous qui soulignons.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 216. C'est nous qui soulignons.

⁴⁸ *Guerre du Péloponnèse*, I, I, 2.

mise en lumière – même sur le simple mode de la suggestion – de « lois » du devenir ou de concepts permettant de comprendre « toute » action humaine : Thucydide n'a pas cette ὄρις⁴⁹.

En guise de conclusion : du texte à l'histoire, un « bien pour toujours » approché mais insaisissable

Pur produit de l'apogée d'Athènes et témoin de l'écroulement de son empire, Thucydide est pleinement conscient d'avoir vécu une période remarquable : de ce fait, elle est absolument singulière et évidemment non réitérable, mais aussi, par son exceptionnalité même, source inépuisable de réflexion. Plus encore que le texte de Thucydide, si précieux soit-il, c'est le devenir même d'Athènes au V^e siècle av. J.-C., de la gloire la plus éclatante à une humiliante défaite, qui est le véritable κτῆμά τε ἐς αἰεί pour la suite des générations. Si ce bien nous est toujours accessible aujourd'hui, c'est dans une très large mesure par la médiation du texte de Thucydide, laquelle toutefois, même jointe à d'autres documents littéraires ou à d'autres types de sources, archéologiques, épigraphiques ou numismatiques, ne nous donne qu'un aperçu bien partiel de cette histoire – celui que l'auteur a choisi et construit, pour faire valoir son interprétation.

⁴⁹ Pour une interprétation de la fonction didactique de l'histoire chez Thucydide, voir Kurt A. RAAFLAUB, « *Ktēma es aiei*: Thucydides' Concept of 'Learning through History' », dans Antonis TSAKMAKIS et Melina TAMIOLAKI (éd.), *Thucydides between History and Literature*, Berlin-Boston, De Gruyter, Trends in Classics – Supplementary Volumes, 17, 2013, p. 3-21.